

rayons de l'astre radieux ; en effet, la lumière électrique, équivalente à celle de trois mille bougies ou de trois cents becs de gaz, est la seule qui puisse soutenir la comparaison avec l'éclat solaire.

Le froid était vif, sec et tranquille. Les chasseurs se dirigèrent vers le cap Washington ; la neige durcie favorisait leur marche. En une demi-heure ils franchirent les trois milles qui séparaient le cap du Fort-Providence. Duk gambadait autour d'eux.

La côte s'infléchissait vers l'est, et les hauts sommets de la baie Victoria tendaient à s'abaisser du côté du nord. Cela donnait à supposer que la Nouvelle-Amérique pourrait bien n'être qu'une île ; mais il n'était pas alors question de déterminer sa configuration.

Les chasseurs prirent par le bord de la mer et s'avancèrent rapidement. Nulle trace d'habitation, nul reste de hutte ; ils foulaient un sol vierge de tout pas humain.

Ils firent ainsi une quinzaine de milles pendant les trois premières heures, mangeant sans s'arrêter ; mais leur chasse menaçait d'être infructueuse. En effet, c'est à peine s'ils virent des traces de lièvre, de renard ou de loup. Cependant, quelques snow-birds (1), voltigeant çà et là, annonçaient le retour du printemps et des animaux arctiques.

Les trois compagnons avaient dû s'enfoncer dans les terres pour tourner des ravins profonds et des rochers à pic qui se reliaient au Bell-Mount ; mais après quelques retards, ils parvinrent à regagner le rivage ; les glaces n'étaient pas encore séparées. Loin de là. La mer restait toujours prise ; cependant, des traces de phoques annonçaient les premières visites de ces amphibies, qui venaient déjà respirer à la surface de l'ice-field. Il était même évident, à de larges empreintes, à de fraîches cassures de glaçons, que plusieurs d'entre eux avaient pris terre tout récemment.

Ces animaux sont très-avides des rayons du soleil, et ils s'étendent volontiers sur les rivages pour se laisser pénétrer par sa bienfaisante chaleur.

Le docteur fit observer ces particularités à ses compagnons.

« Remarquons cette place avec soin, leur dit-il ; il est fort possible que, l'été venu, nous rencontrions ici des phoques par centaines ; ils se laissent facilement approcher dans les parages peu fréquentés des hommes, et on s'en empare aisément. Mais il faut bien se garder de les effrayer, car alors ils disparaissent comme par enchantement et ne reviennent plus ; c'est ainsi que des pêcheurs maladroits, au lieu de les tuer isolément, les ont souvent attaqués en masse, avec bruit et vociférations, et ont perdu ou compromis leur chargement.

— Les chasse-t-on seulement pour avoir leur peau ou leur huile ? demanda Bell.

— Les Européens, oui, mais, ma foi, les Esquimaux les mangent ; ils en vivent, et ces morceaux de phoque, qu'ils mélangent dans le sang et la graisse, n'ont rien d'appétissant. Après tout, il y a manière de s'y prendre, et je me chargerais d'en tirer de fines côtelettes qui ne seraient point à dédaigner pour qui se ferait à leur couleur noirâtre.

— Nous vous verrons à l'œuvre, répondit Bell ; je m'engage, de confiance, à manger de la chair de phoque tant que cela vous fera plaisir. Vous m'entendez, monsieur Clawbonny.

— Mon brave Bell, vous voulez dire tant que cela vous fera plaisir. Mais vous aurez beau faire, vous n'égalez jamais la voracité du Groënlandais, qui consomme jusqu'à dix et quinze livres de cette viande par jour.

— Quinze livres ! fit Bell. Quels estomacs !

— Des estomacs polaires, répondit le docteur, des estomacs prodigieux qui se dilatent à volonté, et, j'ajouterais, qui se contractent de même, aptes à supporter la disette comme l'abondance. Au commencement de son diner, l'Esquimaux est maigre ; à la fin, il est gras, et on ne le reconnaît plus ! Il est vrai que son diner dure souvent une journée entière.

— Evidemment, dit Altamont, cette voracité est particulière aux habitants des pays froids ?

— Je le crois, répondit le docteur ; dans les régions arctiques, il faut manger beaucoup ; c'est une des conditions non-seulement de la force, mais de l'existence. Aussi, la compagnie de la Baie-d'Hudson attribue-t-elle à chaque homme ou huit livres de viande, ou douze livres de poisson, ou deux livres de pemmican par jour.

— Voilà un régime réconfortant, dit le charpentier.

— Mais pas tant que vous le supposez, mon ami, et un Indien, gavé de la sorte, ne fournit pas une quantité de travail supérieure à celle d'un Anglais nourri de sa livre de bœuf et de sa pinte de bière.

— Alors, monsieur Clawbonny, tout est pour le mieux.

— Sans doute, mais cependant un repas d'Esquimaux peut à bon droit nous étonner. Aussi, à la terre Boothia, pendant son hivernage, sir John Ross était toujours surpris de la voracité de ses guides ; il raconte quelque part que deux hommes, deux, entendez-vous, dévorèrent pendant une matinée tout un quartier de bœuf musqué ; ils taillaient la viande en longues aiguillettes, qu'ils introduisaient dans leur gosier ; puis, chacun coupant au raz du nez ce que sa bouche ne pouvait contenir, le passait à son compagnon ; ou bien, ces gloutons, laissant pendre des rubans de chair jusqu'à terre, les avalaient peu à peu, à la façon du boa digérant un bœuf, et comme lui étendus tout de leur long sur le sol !

(1) Oiseaux de neige.

— Pouah ! fit Bell ; les dégoûtantes brutes !

— Chacun a sa manière de diner, répondit philosophiquement l'Américain.

— Heureusement ! répliqua le docteur.

— Eh bien, reprit Altamont, puisque le besoin de se nourrir est si impérieux sous ces latitudes, je ne m'étonne plus que dans les récits des voyageurs arctiques, il soit toujours question de repas.

— Vous avez raison, répondit le docteur, et c'est une remarque que j'ai faite également ; cela vient de ce que non-seulement il faut une nourriture abondante, mais aussi de ce qu'il est souvent fort difficile de se la procurer. Alors on y pense sans cesse, et, par suite, on en parle toujours.

— Cependant, dit Altamont, si mes souvenirs sont exacts, en Norvège, dans les contrées les plus froides, les paysans n'ont pas besoin d'une alimentation aussi substantielle ; un peu de laitage, des œufs, du pain d'écorce de bouleau, quelquefois du saumon, jamais de viande ; et cela n'en fait pas moins des gaillards solidement constitués.

— Affaire d'organisation, répondit le docteur, et que je ne me charge pas d'expliquer. Cependant, je crois qu'une seconde ou une troisième génération de Norvégiens, transplantés au Groënland, finirait par se nourrir à la façon groënlandaise. Et nous-mêmes, mes amis, si nous restions dans ce bienheureux pays, nous arriverions à vivre en Esquimaux, pour ne pas dire en gloutons effrétés.

— Monsieur Clawbonny, dit Bell, me donne faim à parler de la sorte.

— Ma foi, non, répondit Altamont, cela me dégoûterait plutôt et me ferait prendre la chair de phoque en horreur. Eh ! mais, je crois que nous allons pouvoir nous mettre à l'épreuve. Je me trompe fort, ou j'aperçois là-bas, étendue sur les glaçons, une masse qui me paraît animée.

— C'est un morse ! s'écria le docteur : silence, et en avant !

En effet, un amphibie de la plus forte taille s'ébattait à deux cents yards des chasseurs ; il s'étendait et se roulait voluptueusement aux pâles rayons du soleil.

Les trois chasseurs se divisèrent de manière à cerner l'animal pour lui couper la retraite ; ils arrivèrent ainsi à quelques toises de lui en se dérobant derrière les hummocks, et ils firent feu.

Le morse se renversa sur lui-même, encore plein de vigueur ; il écrasait les glaçons, il voulait fuir ; mais Altamont l'attaqua à coups de hache, et parvint à lui trancher ses nageoires dorsales. Le morse essaya une défense désespérée ; de nouveaux coups de feu l'achevèrent, et il demeura étendu sans vie sur l'ice-field rougi de son sang.

C'était un animal de belle taille ; il mesurait près de quinze pieds de long depuis son museau jusqu'à l'extrémité de sa queue, et il eût certainement fourni plusieurs barriques d'huile.

Le docteur tailla dans la chair les parties les plus savoureuses, et il laissa le cadavre à la merci de quelques corbeaux qui, à cette époque de l'année, planaient déjà dans les airs.

La nuit commençait à venir. On songea à regagner le Fort-Providence ; le ciel s'était entièrement purifié, et, en attendant les rayons prochains de la lune, il s'éclairait de magnifiques lueurs stellaires.

« Allons, en route, dit le docteur, il se fait tard ; en somme, notre chasse n'a pas été très-heureuse ; mais du moment où il rapporte de quoi souper, un chasseur n'a pas le droit de se plaindre. Seulement, prenons par le plus court, et tâchons de ne pas nous égarer : les étoiles sont là pour nous indiquer la route. »

Cependant, dans ces contrées où la polaire brille droit au-dessus de la tête du voyageur, il est malaisé de la prendre pour guide ; en effet, quand le nord est exactement au sommet de la voûte céleste, les autres points cardinaux sont difficiles à déterminer ; la lune et les grandes constellations vinrent heureusement aider le docteur à fixer sa route.

Il résolut, pour abrégier son chemin, d'éviter les sinuosités du rivage et de couper au travers pes terres ; c'était plus direct, mais moins sûr ; dussit, après quelques heures de marche, la aetite troupe fut complètement égarée.

On agita la question de passer la nuit dans une hutte de glace, de s'y reposer, et d'attendre le jour pour s'orienter, dût-on revenir au rivage, afin de suivre l'ice-field ; mais le docteur, craignant d'inquiéter Hatteras et Johnson, insista pour que la route fût continuée.

« Duk nous conduit, dit-il, et Duk ne peut se tromper ; il est doué d'un instinct qui se passe de boussole et d'étoile. Suivons-le donc. »

Duk marchait en avant, et on s'en fia à son intelligence. On eut raison ; bientôt une leur apparut au loin dans l'horizon ; on ne pouvait la confondre avec une étoile qui ne fût pas sortie de brumes aussi basses.

« Voilà notre phare ! s'écria le docteur.

— Vous croyez, monsieur Clawbonny ? dit le charpentier.

— J'en suis certain. Marchons. »

A mesure que les voyageurs approchaient, la leur devenait plus intense, et bientôt ils furent enveloppés par une traînée de poussière lumineuse ; ils marchaient dans un immense rayon, et derrière eux leurs ombres gigantesques, nettement découpées, s'allongeaient démesurément sur le tapis de neige.

Ils doublèrent le pas, et, une demi-heure après, ils gravissaient le talus du Fort-Providence.

CHAPITRE IX. — LE FROID ET LE CHAUD

Hatteras et Johnson attendaient les trois chasseurs avec une certaine inquiétude. Ceux-ci furent enchantés de retrouver un abri chaud et commode. La température avec le soir s'était singulièrement abaissée, et le thermomètre placé à l'extérieur marquait soixante-treize degrés au-dessous de zéro (—31° centigr.).

Les arrivants, exténués de fatigue et presque gelés, n'en pouvaient plus ; les poêles heureusement marchaient bien ; le fourneau n'attendait plus que les produits de la chasse ; le docteur se transforma en cuisinier et fit griller quelques côtelettes de morse. A neuf heures du soir, les cinq convives s'attablèrent devant un souper réconfortant.

« Ma foi, dit Bell, au risque de passer pour un Esquimaux, j'avouerai que le repas est la grande chose d'un hivernage ; quand on est parvenu à l'attraper, il ne faut pas boudier devant ! »

Chacun des convives, ayant la bouche pleine, ne put répondre immédiatement au charpentier ; mais le docteur lui fit signe qu'il avait bien raison.

Les côtelettes de morse furent déclarées excellentes, on, si on ne le déclara pas, on les dévora jusqu'à la dernière, ce qui valait toutes les déclarations du monde.

Au dessert, le docteur prépara le café, suivant son habitude ; il ne laissait à personne le soin de distiller cet excellent breuvage ; il le faisait sur la table, dans une cafetière à esprit-de-vin et le servait bouillant. Pour son compte, il fallait qu'il lui brûlât la langue, ou il le trouvait indigne de passer par son gosier. Ce soir-là il l'absorba à une température si élevée, que ses compagnons ne purent l'imiter.

« Mais vous allez vous incendier, docteur, lui dit Altamont.

— Jamais, répondit-il.

— Vous avez donc le palais doublé en cuivre ? répliqua Johnson.

— Point, mes amis ; je vous engage à prendre exemple sur moi. Il y a des personnes, et je suis du nombre, qui boivent le café à la température de cent trente et un degrés (—55° cent.).

— Cent trente et un degrés ! s'écria Altamont ; mais la main ne supporterait pas une pareille chaleur !

— Evidemment, Altamont, puisque la main ne peut pas endurer plus de cent vingt-deux degrés (—50 cent.) dans l'eau ; mais le palais et la langue sont moins sensibles que la main, et ils résistent là où celles-ci ne pourraient y tenir.

— Vous m'étonnez, dit Altamont.

— Eh bien, je vais vous convaincre. »

Et le docteur, ayant pris le thermomètre du salon, en plongea la boule dans sa tasse de café bouillant ; il attendit que l'instrument ne marquât plus que cent trente et un degrés, et il avala sa liqueur bienfaisante avec une évidente satisfaction.

Bell voulut l'imiter bravement et se brûla à jeter les hauts cris.

« Manque d'habitude, dit le docteur.

— Clawbonny, reprit Altamont, pourriez-vous nous dire quelles sont les plus hautes températures que le corps humain soit capable de supporter ?

— Facilement, répondit le docteur ; on l'a expérimenté, et il y a des faits curieux à cet égard. Il m'en revient un ou deux à la mémoire, et ils vous prouveront qu'on s'accoutume à tout, même à ne pas cuire ou cuirait un beef-teak. Ainsi, on raconte que des filles de service au four banal de la ville de La Rochefoucauld, en France, pouvaient rester dix minutes dans ce four, pendant que la température s'y trouvait à trois cents degrés (—320° centigr.), c'est-à-dire supérieure de quatre-vingt-neuf degrés à l'eau bouillante, et tandis qu'autour d'elles des pommes et de la viande grillaient parfaitement.

— Quelles filles ! s'écria Altamont.

— Tenez, voici un autre exemple qu'on ne peut mettre en doute. Neuf de nos compatriotes, en 1774, Fordyce, Banks, Solander, Blagdin, Home, Nooth, lord Seaforth et le capitaine Philips, supportèrent une température de deux cent quatre-vingt quinze degrés (—128° centigr.), pendant que des œufs et un rosbeef cuisaient auprès d'eux.

— Et c'étaient des Anglais ! dit Bell avec un certain sentiment de fierté.

— Oui, Bell, répondit le docteur.

— Oh ! des Américains aurait mieux fait, fit Altamont.

— Ils eussent rôti, dit le docteur en riant.

— Et pourquoi pas ? répondit l'Américain.

— En tout cas, ils ne l'ont pas essayé ; donc, je m'en tiens à mes compatriotes. J'ajouterais un dernier fait, incroyable, si l'on pouvait douter de la véracité des témoins. Le duc de Raguse et le docteur Jung, un Français et un Autrichien, virent un Turc se plonger dans un bain qui marquait cent soixante-dix degrés (—78° centigr.).

— Mais il me semble, dit Johnson, que cela ne vaut ni les filles du four banal, ni nos compatriotes !

— Pardon, répondit le docteur ; il y a une grande différence entre se plonger dans l'air chaud ou dans l'eau chaude ; l'air chaud amène une transpiration qui garantit les chairs, tandis que dans l'eau bouillante, on ne respire pas, et l'on se brûle. Aussi, la limite extrême de température assignée aux bains n'est-elle en général que de cent sept degrés (—42° centigr.).

Il fallait donc que ce Turc fût un homme peu ordinaire pour supporter une chaleur pareille !

— Monsieur Clawbonny, demanda Johnson, quelle est donc la température habituelle des êtres animés ?

— Elle varie suivant leur nature, répondit le docteur ; ainsi les oiseaux sont les animaux dont la température est la plus élevée, et, parmi eux, le canard et la poule sont les plus remarquables ; la chaleur de leur corps dépasse cent dix degrés (—43° centigr.), tandis que le chat-huant, par exemple, n'en compte que cent quatre (—40° centigr.) ; puis viennent en second lieu les mammifères, les hommes ; la température des Anglais est en général de cent un degrés (—37° centigr.).

— Je suis sûr que M. Altamont va réclamer pour les Américains, dit Johnson en riant.

— Ma foi, dit Altamont, il y en a de très-chauds ; mais comme je ne leur ai jamais plongé un thermomètre dans le thorax ou sous la langue, il m'est impossible d'être fixé à cet égard.

— Bon ! reprit le docteur, la différence n'est pas sensible entre hommes de races différentes, quand ils sont placés dans des circonstances identiques et quel que soit leur genre de nourriture ; je dirai même que la température humaine est à peu près semblable à l'équateur comme au pôle.

— Ainsi, dit Altamont, notre chaleur propre est la même ici qu'en Angleterre ?

— Très-sensiblement, répondit le docteur ; quant aux autres mammifères, leur température est, en général, un peu supérieure à celle de l'homme. Le cheval se rapproche beaucoup de lui, ainsi que le lièvre, l'éléphant, le marsouin, le tigre ; mais le chat, l'écureuil, le rat, la panthère, le mouton, le bœuf, le singe, la chèvre atteignent cent trois degrés, et enfin, le plus favorisé de tous, le cochon, dépasse cent quatre degrés (+ 40° centigr.).

— C'est humiliant pour nous, fit Altamont.

— Viennent alors les amphibies et les poissons, dont la température varie beaucoup suivant celle de l'eau. Le serpent n'a guère que quatre-vingt six degrés (+ 30° centigr.), la grenouille, soixante-dix (+ 25° centigrades), et le requin autant dans un milieu inférieur d'un degré et demi ; enfin les insectes paraissent avoir la température de l'eau et de l'air.

— Tout cela est bien, dit Hatteras, qui n'avait pas encore pris la parole, et je remercie le docteur de mettre sa science à notre disposition ; nous parlons là comme si nous devions avoir des chaleurs torrides à braver. Ne serait-il pas plus opportun de causer du froid, de savoir à quoi nous sommes exposés, et quelles ont été les plus basses températures observées jusqu'ici ?

— C'est juste, répondit Johnson.

— Rien n'est plus facile, reprit le docteur, et je peux vous édifier à cet égard.

— Je le crois bien, fit Johnson, vous savez tout.

— Mes amis, je ne sais que ce que m'ont appris les autres, et, quand j'aurai parlé, vous serez aussi instruits que moi. Voilà donc ce que je puis vous dire touchant le froid, et sur les basses températures que l'Europe a subies. On compte un grand nombre d'hivers mémorables, et il semble que les plus rigoureux soient soumis à un retour périodique tous les quarante ans à peu près, retour qui coïncide avec la plus grande apparition des taches du soleil. Je vous citerai l'hiver de 1364, où le Rhône gela jusqu'à Arles ; celui de 1408, où le Danube fut glacé dans tout son cours, et où les troupes traversèrent le Cattéat à pied sec ; celui de 1509, pendant lequel l'Adriatique et la Méditerranée furent solidifiées à Venise, à Cète, à Marseille, et la Baltique prise encore au 10 avril ; celui de 1608, qui vit périr en Angleterre tout le bétail ; celui de 1789, pendant lequel la Tamise fut glacée jusqu'à Gravesend, à six lieues au-dessous de Londres ; celui de 1813, dont les Français ont conservé de si terribles souvenirs ; enfin, celui de 1829, le plus précoce et le plus long des hivers du dix-neuvième siècle. Voilà pour l'Europe.

— Mais ici, au delà du cercle polaire, quel degré la température peut-elle atteindre ? demanda Altamont.

— Ma foi, répondit le docteur, je crois que nous avons éprouvé les plus grands froids qui aient jamais été observés, puisque le thermomètre à alcool a marqué un jour soixante-douze degrés au-dessous de zéro (—58° centigr.), et, si mes souvenirs sont exacts, les plus basses températures reconnues jusqu'ici par les voyageurs arctiques ont été seulement de soixante et un degrés à l'île Melville, de soixante-cinq degrés au port Felix, et de soixante-dix degrés au Fort-Reliance (—50° 7 centigr.).

— Oui, fit Hatteras, nous avons été arrêtés par un rude hiver, et cela mal à propos !

— Vous avez été arrêtés ? dit Altamont en regardant fixement le capitaine.

— Dans notre voyage à l'ouest, se hâta de dire le docteur.

— Ainsi, dit Altamont, en reprenant la conversation, les maxima et les minima de températures supportées par l'homme ont un écart de deux cents degrés environ ?

— Oui, répondit le docteur ; un thermomètre exposé à l'air libre et abrité contre toute réverbération ne s'élève jamais à plus de cent trente-cinq degrés au-dessus de zéro (+ 57° centigr.), de même que par les grands froids il ne descend jamais au-dessous de soixante-douze degrés (—58° centigr.). Ainsi, mes amis, voyez que nous pouvons prendre nos aises.

— Mais, cependant, dit Johnson, si le soleil venait à s'éteindre subitement, est-ce que la terre ne serait pas plongée dans un froid plus considérable ?

— Le soleil ne s'éteindra pas, répondit le docteur ; mais, vint-il à s'éteindre, la température ne s'abaisserait pas vraisemblablement au-dessous du froid que je vous ai indiqué.